

Broussais, François Joseph Victor, 1772 (Saint-Malo) – 1838 (Vitry-sur-Seine)

Élève de Xavier Bichat et de Philippe Pinel, puis médecin militaire dans l'armée de Napoléon I^{er}, François Broussais est nommé, en 1830, professeur de pathologie à la faculté de médecine. D'abord contesté, son enseignement constitue alors un des piliers de la médecine moderne, en démontrant la continuité du normal et du pathologique, le second n'étant que le résultat d'une « inflammation » des tissus.

Bien que l'épidémie de choléra de 1832 ruine sa théorie de l'irritation, Broussais demeure en effet une des références majeures du positivisme de la seconde moitié du siècle, par le biais du « principe » qu'il a, selon Auguste Comte, été le premier à édicter, et selon lequel toutes les maladies consistent « dans l'excès ou le défaut de l'excitation des divers tissus au-dessus et au-dessous du degré qui constitue l'état normal » (Broussais, *De l'irritation et de la folie*, 1828). Rendant compte de cet ouvrage, Auguste Comte y voit un « axiome général », auquel il accorde « la même valeur dogmatique qu'à la loi de Newton ou au principe de d'Alembert » (G. Canguilhem, 1966). Le principe de Broussais devient dès lors une des clés pour envisager, à partir des « cas plus simples que présente la biologie », l'organisme complexe que constitue la société, en permettant de « confirmer ou perfectionner les lois sociologiques » (Comte, *Système de politique positive*, t. I, 1851).

Ce « principe de nosologie investi d'une autorité universelle, y compris dans l'ordre politique » (G. Canguilhem, 1966) ne pouvait qu'intéresser l'écrivain naturaliste soucieux de concilier le regard balzacien et celui du clinicien : Broussais, à travers Auguste Comte, permettait de penser l'évolution de la société sur le modèle de la physiologie*, en restituant aux crises qui la traversent leur origine médicale – et plus précisément pathologique. La conception de la maladie* en termes d'*hyper-* ou d'*hypo-* supposait, en effet, qu'elle ne différerait pas, fondamentalement, de l'état normal. La pathologie pouvait, à ce titre, devenir la voie d'étude privilégiée pour comprendre le fonctionnement physiologique de la santé, dont elle n'est que la déclinaison outrée (l'excès) ou euphémisée (le défaut). Cette identité du pathologique et du physiologique se retrouve chez Claude Bernard*, pour qui « [c]es idées de lutte entre deux agents opposés, d'antagonisme entre la vie et la mort, la santé et la maladie, la nature brute et la nature animée ont fait leur temps » (*Leçons sur la chaleur animale*, 1876). Il faut dès lors « reconnaître partout la continuité des phénomènes, leur gradation insensible et leur harmonie » (*ibid.*). La continuité du normal et du pathologique est ainsi au cœur de la méthode expérimentale, comme de « l'idéologie scientifique » (G. Canguilhem, 1977) que constitue à bien des égards le positivisme.

Le naturalisme, qui se revendique à la fois d'Auguste Comte et de Claude Bernard, intègre tout logiquement le principe de Broussais à sa poétique, puisque ce dernier justifie l'intérêt pour le morbide au nom de la connaissance physiologique, et offre, qui plus est, à la dramatisation romanesque son canevas scientifique : si la maladie ne diffère de la santé que par l'intensité, le roman naturaliste peut joindre à sa démarche heuristique (la pathologie nourrit un savoir physiologique finalement transdisciplinaire) un questionnement tragique sur la frontière du normal et du pathologique. Les contours flous du territoire de la névrose* témoignent par exemple de cette interrogation souvent angoissée sur une normalité postulée sur le plan physiologique et idéologique, mais résistant à l'expérimentation et, finalement, à la naturalisation. Cette tension faisant tout à la fois de la santé une finalité et un fantôme (un *idéal* positiviste) explique par ailleurs la proximité du fantastique* fin-de-siècle avec l'esthétique naturaliste : la continuité du normal et du pathologique, qui permet de déplacer l'objet de l'hésitation propre au fantastique (elle ne porte plus sur la *nature* des phénomènes – naturels/surnaturels – mais sur leur *qualité* – normaux/morbides), est, dans un cas comme dans l'autre, le principal vecteur d'un pathétique adossé à la science. Le principe de Broussais

permet, enfin, de comprendre les accointances apparemment paradoxales d'un naturalisme résolument progressiste avec la Décadence, puisque le morbide, devenu point nodal de la connaissance, tend à occulter la santé à laquelle il doit contribuer : selon sa logique, l'avenir radieux que la Science promet à l'humanité par l'avancée de ses connaissances ne semble envisageable qu'au travers des nuages pathologiques qui le voilent, tout en permettant de l'entrevoir.

Broussais, mérite ainsi sa place au panthéon scientifique du naturalisme, bien que sa présence fantomale tende à faire oublier son rôle fondateur et, finalement, éminemment poétique.

Bertrand Marquer

Bibliographie : Cabanès, Jean-Louis, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes*, Klincksieck, 1991, 2 t. ; Canguilhem, Georges, *Le Normal et le pathologique*, P.U.F., 1966 ; *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*, Vrin, 1977.

Voir : Bernard (Claude), Clinique, Fantastique, Maladie, Médecin, Névrose, Physiologie.